

LE GRAND APRÈS



Comme ces poètes, la jeune génération est lasse de « toutes les erreurs habillées en isme » qu'ils ont tétées dans leur enfance : « Scientisme, renanisme, idéalisme kantien, pessimisme, nihilisme, naturalisme. Période où ce qui voulait vivre sentait autour de soi la lèpre du doute et de la stérilité ronger tout. » (Emile Bauman, 1943) L'apostasie mâtinée de scientisme d'Ernest Renan, l'auteur de *La Vie de Jésus*, ne fait plus autorité jusque dans sa famille, avec la conversion de son petit-fils Ernest Psichari. Le positivisme n'a pas tenu ces promesses grandioses. La guerre continue ses ravages, l'exploitation « capitaliste » persiste à englober les enfants dans la mine, les journaux égrènent sans cesse la litanie des meurtres et de la corruption : « Le prestige de notre siècle baissa singulièrement à mes yeux, quand je vis que le progrès moral était loin d'accompagner le progrès matériel, et je compris qu'on pût parler de faillite de la science », confiera le docteur Francus en 1901, dans ses *Confessions d'un croyant*.

UNE SURPRENANTE RENAISSANCE LITTÉRAIRE

Mais c'est aussi l'art, qui est devenu laid et mesquin. Adolphe Retté estime, en 1914, que ce qui l'unit principalement à sa génération « ce fut un goût d'idéalisme qui nous portait à réagir contre l'aberration matérialiste que préconisait le naturalisme alors triomphant ». Paul Claudel montrera ainsi la naissance de nouveaux mouvements littéraires, en réaction contre Flaubert et Zola (1939) : « Par réaction contre cet art grossier, méchant et bête, tout entier consacré à une plate description de ce qu'il plaisait à ses adeptes d'appeler la réalité, se développe dans les dernières années du XIX^e siècle, le mouvement symboliste et décadent. » C'est, en définitive, « contre toutes les doctrines qui ferment ou abaissent l'horizon de l'âme », comme l'écrivira Louis Le Cardonnell en 1907, que s'insurgent les nouvelles générations, et que s'élève la voix des « convertis de l'ordre et de l'idéal » (F. Gugelot).

L'Église, alors en prise à la violence des anticléricaux, se réjouit de l'arrivée de ces nouveaux fidèles et naît alors une nouvelle littérature et un renouveau florissant des arts sacrés, que même la guerre n'arrêtera pas.

L'ESPÉRANCE AU MILIEU DES DÉCOMBRES

En effet, si la Grande guerre a durablement traumatisé une génération entière, si pour Blaise Cendrars « Dieu est absent des champs de bataille », au contraire, pour d'autres, comme Marc Boas-Boasson, un juif converti sur le front, « la guerre, au début, a eu ce résultat de raréfier et de purifier l'atmosphère intérieure des âmes ». L'académicien Henri Lavedan renchérra : « Qu'il est dur d'être encore athée, devant le cimetière national ! »

Et, trente ans plus tard, Raïssa Maritain pourra écrire dans *Les grandes amitiés* (1941), malgré la tragique répétition de la guerre : « Nos ténèbres s'éclaircissent doucement, lentement, à leurs lumières. » Et l'on peut se demander aujourd'hui, soixante-dix ans plus tard, quel visage prendra, pour citer l'autre Maritain, « la nouvelle armée d'étoile » qui redonnera foi à notre époque. ♦

Écrivain crépusculaire acharné à retranscrire sur le mode intimiste le grand fracas provoqué par la chute d'une civilisation, Richard Millet semble osciller en chaque partie de son œuvre entre une lumière qu'il regrette, plus qu'il ne semble espérer la retrouver, et la scrutation tourmentée de ténèbres en train de s'impatroniser partout. Écrivain du ressassement et de la phrase longue grâce auxquels il creuse ses obsessions jusqu'à les évider d'un livre à l'autre, c'est en vis-à-vis de ce qu'il appelle « l'après » que Millet médite à présent la déchristianisation de la littérature.

« L'après » c'est le monde post littéraire, post chrétien, post européen, le monde de l'après de tout, toujours dans l'après et sans ne plus rien être d'autre que cela : un après perpétuel incapable de fonder quoi que ce soit, que Millet vomit au travers de ces fragments tout à la fois mélancoliques et enragés et qui traduisent la sidération d'un écrivain qui, malgré le recul qu'il tente de prendre, n'échappe pas à ce sentiment d'horreur dans lequel basculent ceux-là qui comprennent les dimensions catastrophiques qu'annoncent la disparition de la langue au profit de l'horizontalité pure du « narrative », cette nouvelle langue romanesque – ou non-langue – selon Millet, résonnant à mi chemin de l'angsoc orwellien et du signal pur et simple, instance d'information aussi douée pour dire les nuances du monde que peut l'être une machine...

« Dès que l'enchantement Chrétien du Moyen-âge eut décliné, la Renaissance nous a contraint à l'ironie » ou « l'après n'est rien d'autre que le refus de l'universalité catholique qu'on prétend remplacer par la mondialisation économique ou la panacée démocratique », écrit Millet, comme si désormais ne persistait plus qu'une parodie généralisée d'où surgit ce grand rien qu'on nous demande d'adorer à l'instar d'une nouvelle ère messianique et dont le roman contemporain tiendrait lieu de nouvel Évangile, coquille vide qui, après qu'il a contenu tous les genres, les a détruits un à un afin de réunir les conditions de sa propre disparition. En d'autres termes, si, pour Chesterton, le monde moderne est plein d'idées chrétiennes devenues folles, pour Millet c'est la littérature contemporaine qui dégénère dans le roman jadis « arche de Noé » du catholicisme, mais désormais désaxé, oublieux de sa nature profonde, et qui se construit après elle dans une universalité conçue à l'exact inverse de l'universalité catholique – « une chute qui ne sera suivie de rien. » ♦ Rémi Lélian



LA DÉCHRISTIANISATION DE LA LITTÉRATURE

Richard Millet

Léo Scheer

240 p. – 16 €